

Loin des yeux, près du cœur

Nom de l'auteur	Thierry Lenain	Date de sortie	
Nom de l'illustrateur	Elène Usdin	2005	
Nom de l'éditeur	Nathan poche	Prix	4.56 €
Nombre de pages	50		



1. Les couleurs.

Il y a des gens qui ne connaissent pas les couleurs : les gens nés aveugles.

Aveugle, ce n'est pas comme lorsque vous fermez les yeux et qu'on vous dit « bleu », vous voyez du bleu dans votre tête. Quand on vous dit « jaune », vous voyez du jaune.

Les gens qui sont nés aveugles n'ont jamais vu les couleurs. Ils ne peuvent donc pas s'en souvenir.

Votre bleu, votre jaune, votre rouge ou votre vert n'existent pas pour eux.

Aussi, pendant que vous êtes occupés à regarder les couleurs, les gens aveugles regardent autre chose.

Je le sais, moi qui suis aveugle.

2. Le foyer.

Enfant, je vivais dans un foyer.

Je dormais au foyer. Je mangeais au foyer. Je jouais au foyer. Je fréquentais l'école du foyer.

Et j'en ai eu marre. Je suis monté parler à la directrice, dans son bureau.

- Je veux partir d'ici, ai-je déclaré.
- Pourquoi ? s'est-elle inquiétée. Tu ne te sens pas bien avec nous ?
- Si, mais je ne suis jamais avec des voyants !
- Les autres orphelinats n'acceptent pas les enfants aveugles, Hugo...
- Je pourrais au moins aller dans une école normale !

La directrice a soupiré :

- Dans les autres écoles non plus, rien n'est prévu pour vous...
- Avec mon ordinateur, je peux me débrouiller !
- C'est vrai... a-t-elle admis.
- Alors laissez-moi sortir !

La directrice s'est tue un long moment.

Puis elle a dit :

- Tu es un petit animal fougueux, Hugo.

3. La nouvelle école.

On ne retient pas un petit animal fougueux... Quelques jours avant l'été, la directrice m'a annoncé qu'elle avait déniché un instituteur prêt à m'accueillir dans son CM2 l'année suivante.

- Mais attention, Hugo, m'a-t-elle aussitôt averti. Aucun collègue ne sera obligé de t'accepter ensuite. Il n'y a aucune loi pour cela. Il te faudra alors peut-être revenir ici... Oui, eh bien on verrait à ce moment-là. J'allais sortir d'ici, c'était important !

Pendant les deux mois des vacances, à coups de dictées et de problèmes, j'ai révisé les tables d'addition et de multiplication, les règles de grammaire et d'orthographe. Je me l'étais promis : dans cette école de voyants, personne n'aurait pitié ou ne se moquerait de moi.

Enfin, le mois de septembre est arrivé. Alors que l'école était encore vide, j'ai installé mon ordinateur dans la classe. J'ai appris à repérer l'emplacement des tables, à me déplacer dans les couloirs, à me rendre aux toilettes sans problème.

Je n'avais pas peur du lundi de rentrée qui approchait.

4. La rentrée.

Le premier jour, ma présence dans la classe n'est évidemment pas passée inaperçue. Des chuchotements me parvenaient de toute part...

L'instituteur a invité chaque élève à se présenter. Quand mon tour est venu, j'ai parlé clairement. Ce n'est pas parce qu'on est aveugle qu'on est timide.

Ensuite le maître a proposé que je fasse une démonstration de mon ordinateur. Quand j'ai parlé dans mon micro et que mes paroles se sont affichées à l'écran, tout le monde était épaté. Leur étonnement a continué de plus belle quand l'ordinateur a répété ce que je venais de lui dicter !

- Peux-tu aussi nous expliquer comment tu lis avec les doigts ? a demandé l'instituteur.

- Monsieur ! s'est écrié un garçon. On pourra essayer ?

La première matinée s'est déroulée ainsi : moi qui expliquais, les autres qui voulaient apprendre...

5. Aïssata.

Tout s'est compliqué à la cantine.

Je m'appliquais à manger proprement. Étrangement, autour de moi, je n'entendais aucun couvert cliqueter, aucune bouche mâcher. Trop occupés à m'observer, les autres ne se rendaient pas compte de leur silence.

Le silence peut parfois être comme un désert dans lequel je me perds.

La tête m'a tourné. J'ai commencé à trembler, à piquer ma fourchette à côté de l'assiette. De petits rires étouffés ont fusé. Une voix les a fait taire. Une voix qui m'a averti :

- Tu as laissé tomber un spaghetti sur ton pull.

Je me suis ressaisi. J'ai posé ma fourchette et j'ai tenté de repêcher le spaghetti.

- Plus à droite, m'a précisé la voix.

Mes doigts ont enfin trouvé la ficelle gluante. Je l'ai posée sur le bord de l'assiette.

- Il ne devait pas avoir envie d'être mangé... a repris la voix. Tant pis pour lui, il finira à la poubelle !

A mon grand soulagement, tout le monde a éclaté de rire.

- Tu veux que je te serve à boire ? a proposé la voix.
Elle agissait sur moi comme une caresse.
- Oui, merci... Tu t'appelles comment ?
- Aïssata.

6. La « Négrresse ».

Aïssata s'est tout de suite proposée pour m'aider en classe.

Elle me lisait les textes que l'instituteur n'avait pas le temps d'entrer dans l'ordinateur et me décrivait les images. En échange, je l'aidais en mathématiques.

Un domaine où elle n'avait besoin de personne, c'était la bagarre. Un garçon avait pu le vérifier au début de l'année. Il avait bousculé Aïssata pour qu'elle se casse la figure dans les escaliers. Elle s'était vengée en lui envoyant un sérieux coup de pied dans le ventre.

Ça leur avait ainsi servi de leçon ; à lui et aux autres. Ils ne se moquèrent plus qu'à voix basse de la « négresse ».

C'est ainsi qu'ils la surnommaient entre eux.

A chaque fois, ce mot me serrait le cœur.

Seulement, je n'osais rien dire.

Ni dire à Aïssata que je l'aimais depuis le premier jour.

Ni dire aux autres qu'ils étaient des imbéciles.

7. Et alors ?

Avec les garçons, on discutait parfois des filles.

- Tu en aimes une ? m'ont-ils demandé un jour.
- Oui.
- Une aveugle ?

Ils devaient croire que l'amour, c'était comme l'école : les voyants avec les voyants, les aveugles avec les aveugles.

- Non, ai-je répondu. Elle n'est pas aveugle.

Leur curiosité était piquée au vif. Ils ont continué à m'interroger :

- Elle est dans la classe ?
- Oui.
- Qui c'est ?

Ils ont insisté :

- Dis-nous qui c'est ?

Je ne voulais plus me taire. Tant pis pour ce qu'ils penseraient.

- J'aime Aïssata.

Ils ont failli s'étrangler.

- La négresse ? Mais tu ne peux pas !
- Pourquoi ?
- Ben... parce qu'elle est noire !

Je n'ai rien répondu sur l'instant. Puis j'ai dit :

- Et alors ?

8. La déclaration.

Elle était « noire », ils étaient « blancs ». Je ne connaissais pas les couleurs, et je m'en fichais. La peau d'Aïssata aurait pu être « violette » et la leur « orange », ça n'aurait rien changé pour moi.

Ce que j'aimais, moi, c'était ce que je lisais dans le cœur d'Aïssata.

Souvent, les voyants ne s'occupent pas des cœurs. Ils croient que le plus important, c'est ce que voient leurs yeux. C'est leurs yeux qui décident de tout.

Et quand ils voient quelqu'un qui n'est pas pareil, leur regard devient méchant.

Je réfléchissais à cela, un après-midi où j'étais resté en classe pendant la récréation (j'étais le plus souvent seul, depuis mon « aveu »...).

Tout d'un coup, j'ai senti le parfum framboisé d'Aïssata près de moi. Elle était entrée sans bruit.

- Aïssata ?

Elle a approché ses lèvres de mon oreille.

- Moi aussi je t'aime, Hugo...a-t-elle chuchoté.

Et elle m'a donné un baiser.

On n'a pas besoin de voir les baisers pour les recevoir.

9. L'océan.

Aïssata et moi, nous ne nous sommes plus quittés. Nous nous donnions la main quand nous nous promenions dans les rues, dans le parc ou au bord du canal.

Elle me racontait les vêtements qui la faisaient rire ou qui lui plaisaient, la cime des arbres dont je touchais les troncs, le dessin des nuages dont je ne connaissais que l'ombre ou la pluie.

Je lui apprenais à écouter le pas des gens qui flânaient ou se présentaient autour de nous, les oiseaux qui chantaient cachés dans les feuillages, les péniches qui se croisaient sur l'eau.

Curieusement, elle s'obstinait à vouloir m'expliquer les couleurs.

Ça la troublait que je ne connaisse pas les couleurs. Je lui avais pourtant affirmé que ce n'était pas grave, que ça ne m'empêchait ni de vivre, ni d'aimer... Elle tenait pourtant à me les apprendre.

Alors il y eut le jaune comme le soleil qui chauffe sur la peau, le vert comme le parfum de l'herbe mouillée le matin, le bleu comme l'océan quand tu es devant.

« Tu t'es déjà tenu devant l'océan, pour écouter les vagues et sentir le vent sur ton visage ? m'avait-elle demandé. Eh bien le bleu, c'est comme ça. »

Et elle le répétait inlassablement : ça c'est jaune comme le soleil qui chauffe la peau, ça vert comme le parfum de l'herbe mouillée le matin, et ça bleu comme l'océan quand tu es devant.

C'était nos couleurs. Les couleurs de notre amour.
Des couleurs que les autres essayèrent de salir.

10. Les larmes.

Il y a des jours où, sans qu'on sache pourquoi, on est un peu fragile ; des jours où les autres peuvent facilement nous faire mal.

Ce matin-là, comme tous les matins, j'ai allumé mon ordinateur et mis les écouteurs dans mes oreilles, pour que la voix ne dérange personne.

Un bip m'a signalé qu'un texte avait été enregistré. J'ai appuyé sur la touche « lecture ».

Comme il aurait répété l'énoncé de n'importe quel exercice, l'ordinateur a dit :

- L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle...

Les mots se déversaient en avalanche dans ma tête.

- L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la négresse. L'aveugle est amoureux de la ...

J'aurais pu arrêter la voix, effacer ce message. Mais je ne parvenais pas à réagir.

Les phrases ont continué à tourner dans ma tête. Puis elles sont descendues dans mon cœur.

Et elles l'ont brisé.

Les larmes ont alors coulé de mes yeux.

11. la piscine.

Cet après-midi, Aïssata et moi sommes allés à la piscine.

Au moment de me rhabiller, dans la cabine, il me manquait un vêtement.

- J'ai perdu mon tee-shirt ! ai-je crié pour qu'Aïssata m'entende de l'autre côté de la paroi qui nous séparait.

- Je vais voir...

Peu après, elle est entrée dans la cabine.

- Tiens... il traînait dans le couloir.

La porte s'est refermée. Aïssata était contre moi. Elle ne bougeait pas.

Malgré les cris qui venaient du bassin, un silence nous a enveloppés. J'ai entendu battre nos cœurs.

- J'ai lu ce qui était écrit sur l'ordinateur, ce matin... a-t-elle fini par dire.

J'ai haussé les épaules pour lui faire croire que je me fichais de ces bêtises.

Aïssata a alors saisi mes mains.

Elle les a levées et doucement posées sur son visage.

J'ai d'abord hésité. Puis, en tremblant, j'ai effleuré ses lèvres, son nez, ses joues...

- Est-ce que je suis jolie ? a-t-elle murmuré.

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Le gardien de la piscine a ouvert la porte de la cabine.

12. La plus belle.

- Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? a grondé le gardien.

Je suis resté muet. Aïssata, elle, ne s'est pas démontée.

Elle a répondu :

- Je suis sa sœur.

- Paie-toi ma tête, je ne te dirai rien ! a crié le gardien.

- Mais m'sieur, c'est vrai, a continué Aïssata le plus sérieusement du Monde. Mes parents l'ont adopté. Et comme il est aveugle, il faut bien que je m'occupe de lui...

Je n'ai pas pu m'empêcher de pouffer. Le gardien, lui, ne savait plus trop quoi penser.

- Bon... ben... dépêchez-vous !

Aïssata m'a pris la main et, comme si elle s'adressait à un enfant de maternelle, elle m'a dit :

- Allez, Hugo, papa et maman nous attendent...

Le fou rire que je cherchais à contenir me donnait des crampes de ventre.

Arrivé sur le perron de la piscine, j'ai libéré l'air comprimé dans mes poumons en hurlant :

- Aïssata est la plus belle ! AÏSSATA EST LA PLUS BELLE !

Et j'ai espéré que ceux qui avaient encore la tête sous l'eau m'entendaient aussi.

13. Mali (Afrique).

Quelques semaines plus tard, Aïssata a dû partir.

Une nouvelle loi venait de passer. Pas une loi pour obliger les écoles à accepter les enfants aveugles. Une loi pour chasser les étrangers.

Les parents d'Aïssata n'étaient pas nés en France. Ils ont dû prendre l'avion. Les gens qui décident des lois se fichent des histoires d'amour.

Aïssata s'est envolée pour le Mali, où elle n'était jamais allée.

Avant de se quitter, on s'est juré de s'attendre et de se marier un jour, ici ou là-bas. Aïssata disait que nos bébés seraient couleur café au lait, et que je n'avais qu'à boire du Ricoré chaud et sucré pour me faire une idée de cette couleur.

On s'est écrit beaucoup de lettres. Et puis je n'ai plus reçu aucune nouvelle. J'ignore ce qu'elle est devenue.

J'ai eu trente-huit ans hier.

J'ai écrit cette histoire pour parler d'Aïssata à mes deux enfants.

Et peut-être dans l'espoir que, où qu'elle soit, ce livre lui parvienne aussi un jour.

Aïssata le saura alors : pour moi, aujourd'hui encore, le jaune c'est comme le soleil qui chauffe la peau, le vert comme le parfum de l'herbe mouillée le matin, le bleu comme l'océan quand tu es devant.

Et le noir, c'est comme la douceur de son visage au bout de mes doigts.